

Souvenirs de lecture au féminin : *Petite nuit* de Marianne Alphant et *Comment j'ai appris à lire* d'Agnès Desarthe

Aude Leblond, Université Sorbonne Nouvelle, UMR 7172
THALIM [✉](#)

RELIEF – Revue électronique de littérature française
Vol. 17, n° 2 : *La lectrice est-elle un lecteur comme les autres ?*,
dir. Maxime Decout et Estelle Mouton-Rovira, décembre 2023

ISSN 1873-5045, publié par Radboud University Press
Site internet : www.revue-relief.org

Cet article est publié en libre accès sous la licence CC-BY 4.0

Pour citer cet article

Aude Leblond, « Souvenirs de lecture au féminin : *Petite nuit* de Marianne Alphant et *Comment j'ai appris à lire* d'Agnès Desarthe », *RELIEF – Revue électronique de littérature française*, vol. 17, n° 2, 2023, p. 37-56.
doi.org/10.51777/relief18421

Souvenirs de lecture au féminin : *Petite nuit* de Marianne Alphant et *Comment j'ai appris à lire* d'Agnès Desarthe

AUDE LEBLOND, Université Sorbonne Nouvelle

Résumé

Alors que les autobiographies de lecteurs mettent en scène la découverte de la lecture comme une révélation merveilleuse, permettant à la fois au sujet de se construire et de découvrir la vocation d'écrivain, les autobiographies de lectrices peuvent surgir d'une blessure initiale, conduisant la lectrice à l'oubli de soi dans l'addiction aux livres (Marianne Alphant, *Petite nuit*, 2008), ou au contraire au rejet radical de la lecture (Agnès Desarthe, *Comment j'ai appris à lire*, 2013). Elles s'inscrivent ainsi dans toute une nébuleuse d'autrices contemporaines qui embrassent la posture honteuse de la liseuse, n'hésitant pas à se montrer émotives, sentimentales, sexualisées, régressives, vulnérables. Mais, dans le cas d'Alphant et Desarthe, mettre en scène la vulnérabilité de la lectrice permet aussi de construire un récit de soi dans lequel les livres finissent par jouer un rôle salvateur : ceci ne rend pas aux lectrices leur agentivité, mais permet d'élaborer de nouvelles manières d'écrire et de critiquer, à la fois plus sensibles et plus humbles, qui tirent justement leur force des points faibles de la lectrice.

À partir de l'*Autobiographie d'un lecteur* de Pierre Dumayet (2000), Annie Rouxel a cerné le genre hybride de l'« autobiographie de lecteur », dans lequel le thème de la lecture permet d'articuler l'intime à la critique¹. Ce genre a depuis fait florès, en particulier dans la dernière décennie (entre autres, *Je remballe ma bibliothèque* d'Alberto Manguel en 2018, *Pour l'amour des livres* de Michel Le Bris en 2019, *Dehors, la tempête* de Clémentine Mélois en 2020, *Vider les lieux* d'Olivier Rolin en 2021). Le plaisir d'évoquer les souvenirs de lecture y est palpable, et permet d'esquisser un récit de vocation d'écrivain. À la fois euphoriques et téléologiques, les autobiographies de lecteur reprennent la trame d'*À la recherche du temps perdu*, ou plutôt le résumé radical qu'en proposait Genette (« Marcel devient écrivain² ») : en accédant au monde de la littérature, l'enfant puise dans les livres les ressources de sa propre subjectivation, ainsi que l'envie et la force de se mettre lui-même à écrire.

Pourtant, tel n'est pas toujours le cas pour les lectrices : l'initiation à la lecture peut au contraire tourner mal. Dans *Petite nuit* de Marianne Alphant (2008) et *Comment j'ai appris à lire* d'Agnès Desarthe (2013), la belle mécanique de la découverte d'une lecture permettant de se construire une identité à travers les livres, puis de découvrir la vocation d'écrivaine,

-
1. Annie Rouxel, « Autobiographie de lecteur et identité littéraire », dans Annie Rouxel et Gérard Langlade (dir.), *Le Sujet lecteur : lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 137-152.
 2. Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2019 [1972], p. 99. Pour une discussion sur ce résumé, voir Pierre Bayard, *Le Hors-sujet : Proust et la digression*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 1996, p. 13-14.

s'enraye³. Révoltée, Desarthe se construit comme anti-lectrice, ce qui ne l'empêche pas de faire des études de littérature anglaise, devenant à son corps défendant spécialiste des livres qu'elle n'a pas lus. Mutique, Alphant se construit comme anti-écrivaine : elle égrène des souvenirs de lecture sur le divan de l'analyste, à défaut de trouver quoi que ce soit à dire sur elle-même : souvenirs-écrans derrière lesquels elle se cache, bien plus qu'elle ne se révèle ou se comprend.

Le constat d'un rapport pathologique à la lecture est le point de départ commun à ces deux autobiographies de lectrice, mais d'où vient ce blocage ? Le livre de Desarthe est mené comme une enquête pour le comprendre, d'autant que son malaise et son sentiment d'imposture persistent encore une fois qu'elle est devenue traductrice et romancière :

Il arrive fréquemment que l'on demande à l'auteur pour la jeunesse que je suis de citer un livre qui a marqué son enfance. À cette question, je suis tentée de répondre : « Aucun. Il n'y avait pas de livres dans mon enfance. Il n'y avait pas de place pour ça. Je détestais lire, vous comprenez ? » Quelque chose de violent voudrait jaillir de moi, comme si on m'avait provoquée, blessée, comme si une vérité dure à entendre, mais cruciale, devait trouver le moyen de s'exprimer. Je ravale, bien entendu, ce discours aux accents vindicatifs, parce que je suis bien élevée et que j'ai à cœur de ne froisser personne, mais aussi parce que je me méfie de cette diatribe. Je sens qu'elle masque quelque chose. (CAL, 41-42)

Constatant les réticences et interdits entravant le discours féminin, Desarthe laisse entendre que sa haine de la lecture peut d'autant moins se dissiper qu'elle n'a pas le droit de s'exprimer. Aussi son récit d'apprentissage de la lecture ne peut-il prendre la forme téléologique qu'on trouve dans les récits au masculin, dans lesquels les souvenirs de lecture sont de délicieuses petites madeleines⁴ :

Point de madeleine à émietter ici. Plutôt un caillou dur, opaque, comme sont les chagrins de l'enfance, si bien refermés sur eux-mêmes. Un caillou qui résiste, blesse mon talon, alors que je voudrais cheminer tranquille, le long d'un simple récit qui expliquerait [...] comment, de la haine de la lecture, j'ai accédé à l'amour des livres. (CAL, 51)

Ce blocage initial n'a pas empêché Agnès Desarthe ni Marianne Alphant d'accomplir une forme de *cursus honorum* de la lectrice, puisqu'elles sont toutes deux passées par l'École normale supérieure et devenues écrivaines ; mais leurs souvenirs de lecture ne sont pas orientés vers ce point d'arrivée. Face à la blessure originaire, les lectrices élaborent un autre récit, substituant au récit de vocation un processus incertain de rédemption ou de guérison⁵.

-
3. Marianne Alphant, *Petite nuit*, Paris, P.O.L., 2008 (désormais PN) ; Agnès Desarthe, *Comment j'ai appris à lire*, Paris, Stock, 2013 (désormais CAL). NB : cette mécanique joue à plein en revanche, y compris au féminin, dans la littérature jeunesse (voir Justine Breton (dir.), « Ces petites filles qui lisent », *Cahiers Robinson*, n° 51, 2022).
 4. Voir par exemple le souvenir de *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy dans *Un ange cornu avec des ailes de tôle* de Michel Tremblay (Arles, Actes Sud, 1994, p. 164) ou celui de *L'appel de la forêt* de Jack London dans *Pour l'amour des livres* de Michel Le Bris (Paris, Grasset, 2019, p. 33-34).
 5. Voir par exemple Marie-Aude Murail (dir.), *Un amour d'enfance*, Paris, Bayard Éditions Jeunesse, 2007, préface. Il s'agit d'une enquête réalisée auprès d'auteur-riche-s jeunesse sur « le livre qui a marqué leur enfance ». Les larmes y coulent à flot à la lecture ou à la relecture, tant pour les auteurs que pour les autrices,

Au lieu du « comment je suis devenu écrivain » des autobiographies de lecteur, on trouve dans les autobiographies de lectrices un « comment les livres m'ont trahie, puis sauvée » – ce qui n'implique pas le même type d'agentivité, et suggère que lire en autrice n'est pas la même chose que lire en auteur⁶.

J'étudierai les manières de lire qui se font jour dans les essais et autobiographies de quelques autrices contemporaines, pour dégager dans un premier temps l'éthos de la lectrice contemporaine. De là, je montrerai ce qu'il advient à la lectrice, et à quelles aventures elle s'expose au pays de la lecture. D'abord trahie, puis (dans une certaine mesure) sauvée, la lectrice qui sert de protagoniste à *Comment j'ai appris à lire* et *Petite nuit* reste un personnage féminin, avec les faiblesses et les atouts que cela implique.

1. Que la lecture est une affaire de midinettes : l'éthos de la lectrice

Comme le rappelle Marie Baudry, la lectrice est « l'anti-lecteur par excellence, ou le mauvais lecteur par excellence⁷ ». Retournons pour voir en quoi consiste cette lecture féminine à l'incroyable page d'Edmond de Goncourt sur la prostituée liseuse dans *La Fille Élisa*, dans laquelle la condescendance classiste le dispute au sexisme – sans parvenir à convaincre que cette manière de lire est vraiment mauvaise.

Chez la femme du peuple, qui sait tout juste lire, la lecture produit le même ravissement que chez l'enfant. Sur ces cervelles d'ignorance, pour lesquelles l'extraordinaire des livres de cabinet de lecture est une jouissance neuve, sur ces cervelles sans défense, sans émoussement, sans critique, le roman possède une action magique. Il s'empare de la pensée de la liseuse devenue tout de suite, niaisement, la dupe de l'absurde fiction. Il la remplit, l'émotionne, l'enfièvre. [...] Toujours son imagination devient la proie pantelante d'une fabulation planant au-dessus des trivialités de sa vie, et bâtie, fabriquée dans la région supérieure des sentiments surnaturels d'héroïsme, d'abnégation, de sacrifice, de chasteté.

[...] Le roman ! qui en expliquera le miracle ? Le titre nous avertit que nous allons lire un mensonge, et au bout de quelques pages, l'imprimé menteur nous abuse comme si nous lisions un livre « où cela serait arrivé ». Nous donnons notre intérêt, notre émotion, notre attendrissement, une larme parfois à de l'histoire humaine que nous savons ne pas avoir été. Si nous sommes ainsi trompés, nous ! comment l'inculte et candide femme du peuple ne le serait-elle pas ? Comment ne croirait-elle pas à sa lecture avec une foi plus entière, plus naïve, plus abandonnée, plus semblable à la foi de l'enfant qui ne peut

mais en général de manière plus euphorique que blessante. Cependant, quand la lecture traumatique apparaît, c'est toujours sous la plume des autrices.

6. J'emploie le terme d'agentivité en combinant deux contextes d'emploi, en études de genre et en linguistique. Voir Noémie Marignier, « Pour l'intégration du concept d'agency en analyse du discours », *Langage et société*, vol. 170, n° 2, 2020, p. 15-37. D'une part, je m'appuie sur la définition de Lois McNay, comme capacité à agir dans le monde de manière autonome (« Agency », dans Lisa Disch et Mary Hawkesworth (dir.), *The Oxford Handbook of Feminist Theory*, New York, Oxford University Press, 2015, p. 40). La notion d'agency pose problème aux théoriciennes féministes de la deuxième et de la troisième vagues, car elle semble cautionner un système de valeurs masculin (voir Bronwyn Davies, « The Concept of Agency: A Feminist Post-Structuralist Analysis », *Social Analysis: The International Journal of Anthropology*, n° 30, 1991, p. 42-53). L'approche linguistique du terme étudie les manières dont grammaire et syntaxe mettent ou non en position de sujet les énonciateurs (voir Alessandro Duranti, « Agency in Language », *A Companion to Linguistic Anthropology*, Oxford, Blackwell, 2004, p. 451-473).
7. Marie Baudry, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 426.

lire un livre sans se donner à lui et vivre en lui ? Ainsi de la confusion et de la mêlée de ses sensations irréflechies avec les choses qu'elle lit, la femme du peuple est impérieusement, involontairement amenée à substituer à sa personne le personnage imaginaire du roman, à se dépouiller de sa misérable et prosaïque individualité, à entrer forcément dans la peau poétique et romanesque de l'héroïne : une véritable incarnation qui se continue et se prolonge longtemps après le livre fermé⁸.

Le passage au « nous » fait entendre l'ambiguïté de ce texte : si Goncourt présente la lecture féminine comme une aliénation, il reconnaît que toute lecture, en réalité, comporte une forme d'investissement éthique. Cet investissement est dénoncé ici comme moralisateur et naïf, mais entrer dans une « peau poétique et romanesque » reste tentant. L'envie de réinvestir ce mode de lecture par projection n'a rien d'extravagant : elle fait simplement de moi une lectrice de mon temps, et s'inscrit dans le sillage de travaux comme ceux d'Yves Citton (*Lire, interpréter, actualiser*, 2007), de Marielle Macé (*Façons de lire, manières d'être*, 2011), de Jacques Bouveresse (*La Connaissance de l'écrivain*, 2008), du Todorov de *La Littérature en péril* (2007), qui s'efforcent de renouer les liens entre le contenu des romans et la vie des lecteur-ric-e-s. L'opération n'est cependant pas sans risque, selon Marie Baudry :

Quant à la fascination contemporaine pour la figure de la lectrice, pourtant si à rebours de toute esthétique du second degré, elle me semble témoigner d'une forme d'idéalisation de l'identification, du mouvement empathique et fusionnel avec l'œuvre lue ou contemplée, que notre âge critique condamnerait ou mépriserait. Les représentations de lectrices continuent de porter le rêve – non sans une coloration souvent sexiste où la femme reste l'Autre, l'envers, l'enfant – d'une relation immanente et directe avec l'œuvre d'art⁹.

Lecture féminine et lecture enfantine sont pareillement renvoyées à leur caractère régressif, sans pour autant que le rêve de l'immersion soit disqualifié. Les lectrices contemporaines peuvent-elles donc verser dans les travers de la liseuse sans s'autodénigrer ou se ridiculiser ?

La manière dont les écrivaines contemporaines définissent la lecture féminine, en effet, semble sexiste, au moins pour deux raisons. D'abord, parce que reconnaître une différenciation genrée de la lecture implique une essentialisation contre laquelle le féminisme lutte au moins depuis Beauvoir. Ensuite, parce qu'après #MeToo, la sexualisation de la lectrice (le « ravissement » de cette prostituée, selon le mot de Goncourt), son objectivation, la passivité de sa posture peuvent d'autant plus heurter.

Faut-il dès lors mettre les revendications sentimentales des liseuses sur le compte d'une ironie dénonciatrice ? Les autrices ne participent-elles pas à leur propre dévalorisation en donnant voix à ces clichés ? Faut-il y lire une intériorisation de la domination ? Pour tenter de lever ces ambiguïtés, voyons comment les lectrices tentent de se réapproprier¹⁰ les

8. Edmond de Goncourt, *La Fille Élisa*, éd. David Baguley, Paris, Honoré Champion, 2010 [1877], p. 132-133.

9. Baudry, *Lectrices romanesques*, op. cit., p. 435.

10. Sur la réappropriation des insultes, voir Judith Butler, *Le Pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2017. Pour une mise au point historiographique, voir Marie-Anne Paveau, « La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel », *Langage et société*, vol. 167, n° 2, 2019, p. 111-141.

caractères tour à tour sexualisé, sentimental, passif, vulnérable, maladif de la liseuse¹¹, et ce que ce geste permet d'accomplir.

1.1. Le ravissement de la lectrice

Dans les quelques témoignages récents sur lesquels je vais m'appuyer ici, se dessine un *éthos* de lectrice qui reprend les traits du portrait de la prostituée liseuse¹². Dans leur description sensuelle et amoureuse de la lecture, les lectrices prêtent en effet le flanc à leur propre sexualisation¹³. Cependant, les métaphores auxquelles elles ont recours tentent d'opérer un renversement positif, de la sexualisation au ravissement. Dans *Les hommes qui me parlent*, Ananda Devi raconte se saisir des livres avec une gourmandise sensuelle :

Ceux qui n'écrivent pas ou ne sont pas de grands lecteurs peuvent-ils comprendre le frémissement de sensualité lorsque l'on se dirige vers un livre connu et aimé, qu'on le fait basculer hors de l'étagère, qu'on en caresse la couverture et qu'on l'ouvre au hasard, pour goûter les mots et les laisser rayonner en soi ? Happer une phrase, la laisser couler sur la langue et dans le cerveau. Entrer dans le monde que ces auteurs ont créé, et dont chaque lecteur est l'habitant. [...] Je fais cela avec Toni Morrison, avec J.M. Coetzee, avec Albert Cohen, avec Céline. Je les prends entre mes mains, je les tiens comme une relique, comme un corps savoureux¹⁴.

Cet autoportrait en liseuse la montre capable de circuler entre les mondes et d'habiter la fiction. Mais le rapport au livre est même fondé sur une sorte de pénétration mutuelle, qui relève à la fois de la caresse et de l'innutrition. Nina Bouraoui revendique une même passion amoureuse pour le livre, à propos de ce qu'elle nomme son « livre fétiche », *Passion simple* :

Annie Ernaux ferme son récit en affirmant que réussir sa vie, c'est éprouver une passion pour un homme ou pour une femme. Le livre, à sa sortie, a divisé ses lecteurs, malgré son grand succès. Deux catégories s'affrontaient, ceux qui avaient aimé à en perdre la raison et les autres : moi je m'enroulai dans ses pages comme l'on s'enroule dans un drapeau¹⁵.

Ce « drapeau » n'est pas que l'étendard de la passion : il fait entendre à la fois « drap » et « peau », les pages devenant des draps dans lesquels se rouler.

Mais la lectrice peut aussi se présenter de manière beaucoup plus passive. C'est le cas de Gaëlle Josse, qui se dit « ravie » par *Le Ravissement de Lol V. Stein*, décrivant la lecture comme un orgasme :

-
11. J'entends ici « liseuse » au sens d'Albert Thibaudet, c'est-à-dire d'une part la lectrice pour qui le monde du roman existe réellement, et d'autre part celle qui lit de manière émotive et non analytique. Voir « Le Liseur de romans », dans *Réflexions sur la littérature*, éd. Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2007, p. 1676.
 12. Qu'ils apparaissent dans des recueils ou des essais, il s'agit toujours de textes à la première personne dans lesquels l'autrice s'exprime en son nom propre.
 13. Pour récapituler la conception sexiste de la lectrice, voir l'analyse par Peter Szendy du couple de lecteurs de *Si par une nuit d'hiver un voyageur (Pouvoirs de la lecture)*, Paris, La Découverte, 2022, p. 126-130.
 14. Ananda Devi, *Les Hommes qui me parlent*, Paris, Gallimard, 2011, p. 81.
 15. Stéphanie Khayat (dir.), *La Bibliothèque des écrivains : le livre qui a changé leur vie*, Paris, Flammarion, 2021, p. 63.

J'ai lu et quelque chose a cédé. Je me suis abandonnée à quelque chose de plus grand, de plus fort qu'un seul désir de lecture, je me suis livrée à quelque chose d'irrésistible. Un soulèvement de tout l'être. La découverte brutale, aiguë, du continent d'une langue, de la brûlure d'une langue, de l'absolu d'une écriture qui ne ressemblait à rien de ce que j'avais pu lire.

D'une langue qui m'a saisie, qui m'a fait trembler. On peut, vraiment, écrire comme cela ? Oui, il y eut bien ravissement. Rapt. Capture. J'étais prise¹⁶.

Du « rapt » à la « capture », on voit s'articuler sexualisation et enfermement de la lectrice. Ici « prise » ne doit pas être entendu que comme « captivée », mais aussi comme « prisonnière ». Le moment du ravissement est aussi celui d'un figement :

Je n'ai jamais relu *Le Ravissement de Lol V. Stein*. Le Folio jauni aux pages fatiguées est toujours à sa place, près de tous les autres façonnés dans cette même langue. Je ne le relirai pas. J'aime le souvenir de cet amour parfait. Peut-être faut-il se garder du risque de moins aimer, qui sait ? Que deviennent nos amours à l'épreuve du temps ? *Et de loin, avec des doigts de fée, le souvenir d'une certaine mémoire passe*¹⁷.

Préférant le souvenir du livre au livre même, la lectrice s'enferme dans une mémoire répétitive, une nostalgie régressive, un silence idolâtre. Nathalie Piégay appelle ce rapport mémoriel au roman « hystérisation »¹⁸. Alors que Gaëlle Josse ne semble pas regretter cette fétichisation nostalgique, on s'éloigne ici du paradigme masculin de la rencontre des livres comme permettant de se construire une identité puis de trouver sa voix¹⁹. Le ravissement, au contraire, est aussi un vol : il prive la lectrice de sa voix. Cette tentative de renversement positif de la lecture passive en lecture passion n'en corrige donc pas le caractère sexiste : assoupie dans le livre comme une héroïne de conte, la lectrice s'est fait enlever et attend encore que quelqu'un vienne la chercher.

1.2. La prisonnière : l'effacement de la lectrice

Loin de favoriser le processus de subjectivation, la lecture passionnée le bloque. Alphant reconnaît plonger dans les livres pour mieux s'y perdre : « Les détails qu'elle lit dans les livres, les petits faits vrais, les effets de réel, cher professeur Freud, est-ce qu'ils ajoutent à la vie ou empiètent sur sa réalité ? » (*PN*, 148). L'érudition devient un labyrinthe sans fond, où la lec-

16. *Ibid.*, p. 125.

17. *Ibid.*, p. 126. La citation ne comporte pas le « Et » initial (voir Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, dans *Œuvres complètes*, éd. Gilles Philippe, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 2011, p. 316-317).

18. Nathalie Piégay ne distingue pas entre lecteur et lectrice, même si le terme est à connotation féminine : « Lorsque la mémoire du roman est mise en scène, c'est [soit] pour insister sur le risque de dépersonnalisation et de déréalisation qu'elle représente, soit pour manifester, dans une fictionnalisation du souvenir d'enfance, sa valeur régressive et orale. Dans les deux cas, cette mémoire relève d'une hystérisation du rapport à soi et au texte. » (« Mémoire régressive, mémoire hystérique, mémoire obsessionnelle », *Tangence*, n° 120, 2019, p. 34).

19. Voir sur ce point Jean-Philippe Toussaint sur la lecture de *Crime et Châtiment* (*L'Urgence et la patience*, Paris, Minuit, 2012, p. 70-71), ainsi que Patrick Chamoiseau sur la lecture de *Malemort* de Glissant (*Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997, p. 92-93).

trice se disperse en collectionnant des anecdotes sur des *minores*, petits cailloux qui n'indiquent plus aucun chemin. Le centon initial, collection d'*incipit* renvoyant à des souvenirs de lecture, montre une narratrice se incapable de recourir à ses propres mots. S'ils sont l'unique médiation possible du sujet, les livres n'empêchent-ils pas tout simplement l'introspection de prendre place ?

Et comment peut-on ainsi se voir, puisqu'on ignore de quoi on a l'air, puisqu'on n'a pas de visage en lisant ? Les photos qui la montrent dans cette occupation – sur la plage avec *Les Provinciales*, l'été 95, ou à la terrasse d'un café à Venise pendant des vacances de Pâques des années soixante-dix, lisant Thomas Mann – montrent un visage lisse, entièrement inexpressif, comme si les images déclenchées par le texte, le trouble, la passion, la vitesse de pensée, étaient trop privées pour jamais affleurer. On ne voit d'ailleurs pas les yeux, les paupières sont baissées ; on dirait que la liseuse dort. Elle rêve, absente. (108)

Sage comme une image, la liseuse est retranchée du monde et privée de tout moyen d'expression. Là où les théories contemporaines de la lecture valorisent au contraire une lecture active, interprétante, participative, Alphant fait de la lecture une manière de s'absenter. Cherchant à expliquer, à rebours de l'hypermnésie d'Alphant, la mauvaise qualité de ses souvenirs de lecture, Justine Augier invoque de même dans l'essai qu'elle consacre aux pouvoirs de la littérature la manière non distanciée dont elle lit – se sentant dans l'obligation de faire place à l'auteur, aux dépens de son moi :

[la littérature] [...] réactive une manière enfantine de se réinventer, [...] fait souffrir un peu l'ego et si je me souviens mal des livres c'est aussi pour cette raison, parce que lorsque je lis vraiment, je deviens incapable de distance critique, m'en remets tout à fait à l'auteur, adhère et le laisse me pousser un peu hors de moi, accepte cette forme d'effraction, de léger bousculement²⁰.

Pas de drame ici, mais une habitude prise, celle de s'effacer. L'humilité de la lectrice ressemble fort à une manière de consentir à sa propre invisibilisation.

1.3. Vulnérabilité de la lectrice et pathologies de la lecture

Ce renoncement à soi est présenté par Alphant comme une expérience d'altération de la conscience – variation pathologique sur l'enchantement décrit par Proust dans les « Journées de lecture »²¹ :

Tout grand lecteur sait qu'il y a de la maladie dans la lecture, des états *physiques* d'ivresse, de dédoublement, d'addiction. Il y a ces journées de lecture dont on sort égarée, droguée, comme après un de ces épisodes alcooliques qu'on a pu appeler des *neuvaines*. Il y a cette capacité d'absorption par un livre dont on ne peut s'arracher, qui vous habite quoi qu'on fasse après l'avoir posé et qui vous tient comme une obsession. Il y a ces états quasi dépressifs à la fin d'un livre passionnément aimé, voire à la mort des

20. Justine Augier, *Croire : sur les pouvoirs de la littérature*, Arles, Actes Sud, 2023, p. 45.

21. Marcel Proust, « Journées de lecture », dans *Essais*, éd. Antoine Compagnon, Christophe Pradeau et Matthieu Vernet, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2022, p. 562-594.

héros [...]. Mais on ne cherche pas à guérir ni même à soigner ces états seconds, obsédés, somnambuliques de la lecture, ces crises, ces accès de monomanie, ces symptômes d'addiction, au contraire²².

Dans son investissement passionné, dans les états somnambuliques qu'évoque Alphant, la lectrice s'expose et se met en danger – en particulier dans les lectures d'enfance, qui occupent une grande place dans les souvenirs de lecture. Jusque dans un essai consacré à la bibliothérapie, l'art de guérir par les livres, on peut lire cet avertissement de Régine Detambel :

Quand on ignore les mots, quand on ne connaît pas encore, dans sa chair, les sensations décrites, quand ni l'intelligence ni le bon sens ne peuvent vous raisonner, alors on peut être, à vie, marquée par un livre anodin. La lecture est une rencontre à laquelle personne ne prépare, le risque en fait organiquement partie. Pour faire tomber à genoux, un livre n'a pas besoin d'être Bible²³.

Lire met donc la lectrice enfant dans un état de vulnérabilité particulière. Desarthe en donne un exemple frappant en racontant qu'elle a été « terrassée », brisée « en mille morceaux » par le conte de la Reine des neiges, pensant qu'un des milliards d'éclats de verre répandus dans le monde viendrait forcément frapper son œil et la rendre « mauvaise » à son tour (CAL, 25-26). On peut voir dans cette multitude d'éclats circulant dans l'univers une allégorie de la lecture – une lecture susceptible de s'engouffrer par les yeux dans le corps d'une lectrice sans défense, et d'y semer le chaos.

Terrifiée, la fillette décide de ne plus rien lire. Là où Alphant admet une boulimie de lecture, Desarthe semble faire l'inverse en invoquant le refus des nourritures livresques, mais en réalité il s'agit du revers de la même pathologie. Alors qu'elle est déjà une étudiante brillante, elle redevient bébé devant les textes qu'on prétend lui donner à la becquée :

Je vais en cours, je passe des examens, je reçois de bonnes notes, mais je ne lis aucun des romans au programme. Je ne peux pas, je ne veux pas, je ne sais pas comment m'y prendre. Je me contente de la quatrième de couverture, de l'adaptation cinématographique et de ce qu'en disent les professeurs. Si j'ouvre le livre, je ne comprends rien – et ce n'est pas parce que c'est de l'anglais –, je ne comprends rien parce que je refuse de comprendre, je recrache, je détourne le visage, comme font des petits enfants avec la nourriture. Il est hors de question que cela pénètre en moi. (46)

Les lectrices contemporaines ne reculent donc pas devant le caractère régressif de la lecture : Marie Baudry nous avait averti-e-s que la lectrice était enfant autant que femme. Mais la régression peut elle aussi trouver un renversement positif : elle devient un instrument de retour aux origines et d'exploration de la psyché. Dans *Comment j'ai appris à lire* comme dans *Petite nuit*, c'est justement grâce à la régression à laquelle elle invite que la lecture peut aider à trouver des réponses, et à dénouer ce qu'elle a noué.

Passons ainsi de la description de la liseuse à sa trajectoire narrative. Sur le plan de l'éthos, on le voit, la réappropriation des fragilités de la liseuse ne donne pas lieu à un retour-

22. Marianne Alphant, « De la lecture à l'analyse », *Le Coq-Héron*, n° 204, 2011, p. 23.

23. Régine Detambel, *Les livres prennent soin de nous : pour une bibliothérapie créative*, Arles, Actes Sud, 2015, p. 114.

nement triomphal, loin de là. L'enjeu est autre : admettant ces fragilités plutôt que les refusant, les lectrices contemporaines les mettent au cœur du récit, et élaborent une trajectoire alternative vers la littérature, fondée sur une trahison originelle.

2. Le roman de la lectrice : comment les livres m'ont trahie

2.1. Le roman de la jeune Agnès : lecture et oppression

« On veut me faire manger de la France, d'une certaine France, et moi, je recrache, je vomis, je ne veux pas faire partie de cette France-là. » (CAL, 60) : se demandant ce qu'elle rejette en refusant de lire, Desarthe rattache sans peine son dégoût à son roman familial. La première raison de rejeter la lecture que met à jour son enquête, en effet, est le sentiment d'exclusion qu'elle ressent face à la culture lettrée imposée par l'école.

Qu'est-ce qui motivait ma haine pour Alphonse Daudet, Marcel Pagnol, Alain-Fournier ? Ces livres dessinaient une certaine image réaliste de la France. Je suis fille d'émigrés juifs (mon père, de langue maternelle arabe, venait de Libye et d'Algérie, et ma mère était russophone). L'accès au français se gagnait, c'était une bagarre, et dans l'accès au français il y avait une trahison des origines. Je me disais : le livre, qui est le véhicule privilégié de cette culture française, va entrer en moi, et avec lui entrèrent les collaborateurs, les nazis, etc.²⁴

La rencontre avec la culture lettrée est le lieu de l'effraction, et partant de la trahison. Pour cette enfant d'immigrés, cette culture à la fois occidentale, blanche et dominante a des relents collaborationnistes et colonisateurs. Refuser de lire, c'est se braquer contre la tentation de la lectrice à se laisser envahir, et c'est refuser de se laisser coloniser. Desarthe reconnaît cependant, dans l'entretien qu'elle accorde à Laure Murat sur la relecture, que cette angoisse héritée ne la concerne pas au premier chef, avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus ; et qu'elle n'est pas le dernier mot de l'énigme. Elle en cache en effet une deuxième, tout aussi fondamentale, mais qui la touche plus directement.

À force de creuser dans ses souvenirs, Desarthe en vient à penser que son sentiment d'exclusion dissimule comme un souvenir-écran la peur des garçons. La découverte de la lecture coïncide en effet avec la découverte très précoce de la domination masculine, lorsqu'on l'envoie, seule avec une autre camarade, à l'école primaire de garçons :

J'ai trouvé, comme je l'ai dit, très facile d'apprendre à lire, mais cet apprentissage, dans mon cas, s'est accompagné d'une autre découverte, bien plus ardue, bien plus effroyable. La révélation alphabétique a, par un hasard malheureux, coïncidé avec la fin de l'indifférenciation sexuelle, la fin de l'innocence, le début du corps féminin comme proie, la découverte de la violence masculine, du silence qui l'entoure, de son absurdité. (CAL, 123)

Sidérée, la fillette évoque « la malédiction d'être une fille sans défense, bâillonnée par un mélange de honte et de stupéfaction » (109-110). Devenue lectrice, et fille par la même occasion, elle ne trouve d'autre mécanisme de défense que de régresser vers le bébé *infans*.

24. Agnès Desarthe, dans Laure Murat, *Relire : enquête sur une passion littéraire*, Paris, Flammarion, 2015, p. 158.

La tentation est immense de retourner à l'avant, à la préhistoire de la lecture. Si seulement j'avais pu ne jamais apprendre à lire, car alors, je ne serais jamais allée à l'école, je serais restée à la maison et n'aurais pas connu la souillure et l'angoisse qui rendent muette. Tout s'est mélangé : lecture et abus sexuel, apprentissage et trahison de l'héritage, innocence et ignorance [...]. (126)

Desarthe présente la découverte de la domination masculine comme concomitante de l'apprentissage de la lecture, non comme un contenu imposé par les livres mêmes. Le fruit défendu de la lecture a fait sentir à l'enfant, sans rien expliciter, deux dominations croisées, la domination coloniale et la domination de genre. Mais l'assimilation entre domination masculine, domination coloniale, oppression de l'immigré semble provenir des associations de la fillette :

Voici, à présent, comment les choses m'apparaissent : apprendre à lire, c'est apprendre les garçons. Apprendre les garçons, c'est devenir une proie. Être une proie dans la cour d'école, c'est être une proie dans la France occupée. Être une fille, c'est comme être juive. Être poursuivie par les garçons, c'est comme être traquée par les nazis. (110-111)

Et pourtant, cette assimilation de l'apprentissage de la lecture avec les menaces sexiste et nazie n'est pas fortuite. D'une part, elle tient au sexisme d'un système scolaire qui n'a pas prévu de place pour les filles en avance dans leurs apprentissages. D'autre part, la disponibilité même de la lectrice, son ouverture d'esprit, sa capacité à se laisser agir par le texte, l'exposent à la prédation :

Je me souviens cependant avec précision, [...] que, chez moi, c'était l'impression d'envahissement qui l'emportait, une annexion de mon intériorité, une colonisation de mes sentiments. Je me sentais possédée. L'écrivain m'imposait sa vision et j'en devenais prisonnière. Peut-être étais-je trop réceptive, peut-être souffrais-je d'une confusion des rôles. L'arrivée du livre dans ma vie s'étant malencontreusement accompagnée d'une expérience de prédation du féminin par le masculin, accueillir, recevoir, tout cela devenait hantise, menace pour l'intégrité. (161-162)

La narratrice finit donc par mettre des mots sur un réseau d'angoisses informulées pour l'enfant ; mais elle donne dès le début de l'essai un exemple qui laisse entrevoir le processus de dénégation mis en œuvre par la fillette pour se protéger des lectures les plus menaçantes. L'indignation qu'éprouve la jeune Agnès à la lecture de *La Chèvre de M. Seguin*, au collège, tient à un détail lexical :

Je suis même outrée quand je découvre dans *La Chèvre de monsieur Seguin* que « houppele » signifie « long manteau » ; je me souviens de la phrase : « Ses longs poils blancs qui lui faisaient comme une houppele. » Il est évident, selon moi (qui ai passé de longues heures à contempler des caprinés en tout genre), que la houppele désigne plutôt l'ensemble houpette/barbiche caractéristique de ces animaux aux étonnants yeux jaunes pourvus de pupilles rectangulaires. Comment peut-on comparer des poils à un manteau ? C'est si pauvre ! Je m'obstine. Je contredis le professeur de français. Je m'aperçois en écrivant ces mots que mon indignation est quasiment intacte. (44-45)

Il est fort possible que cette indignation toute verbale dissimule comme un souvenir-écran la peur du loup, de la mise à mort qui clôt le conte, et qui est aussi un viol symbolique. Hélène Merlin-Kajman raconte dans *Lire dans la gueule du loup* : « Mais quand je relis le conte, "la belle fourrure blanche toute tachée de sang" de Blanquette sur laquelle le loup se jette pour la manger me reste tout de même en travers de la gorge, si je puis dire...²⁵ ». On s'étonne moins, dès lors, que chez Desarthe, le lien entre agression sexuelle et lecture soit formulé de manière quasi explicite : « Et la lecture, dans tout ça ? La lecture, c'était un autre genre d'effraction, la pénétration d'un cerveau dans le mien. » (111-112) – la correction du terme d'effraction par celui de pénétration faisant affleurer à la surface de la phrase l'idée de viol.

Bien que Desarthe endosse la responsabilité de l'association paralysante entre lecture et violence, on comprend que le contenu même des livres a contribué à instaurer cette association. C'est le genre de la lectrice qui la met en danger – et à l'ère d'après #MeToo, les récits féminins de violence subie à la lecture émergent de plus en plus²⁶.

2.2. Mauvais genre : coups et blessures

« Enfant, j'ai eu très peur des livres », déclare Régine Detambel²⁷. On l'a vu avec l'exemple de la *Reine des neiges* : la terreur porte sur le corps de la lectrice, ce corps qu'elle a laissé derrière elle pour s'immerger dans le livre, avant d'y être cruellement rappelée. Colette racontait déjà un de ces accidents de lecture dans *La Maison de Claudine* : l'enfant s'évanouit de peur au récit d'accouchement détaillé par Zola dans *La Joie de vivre*²⁸. Sido conjure l'angoisse en taxant Zola d'ignorance (qu'en saurait-il, puisque c'est un homme), protège sa fille contre un livre qui renvoie les femmes au danger de mort qu'elles encourent. Reste que la lectrice peut ainsi être brutalement ramenée aux limites de son propre corps par la découverte de violences encore ignorées (viol, accouchement, avortement, etc.). Aussi Régine Detambel explique-t-elle que sa bibliothèque n'était pas pour elle un refuge, mais une prison :

La construction de ma bibliothèque me marqua comme celle d'une prison. Il y avait, dans ma chambre, une porte qui donnait sur le palier. Mes parents s'empressèrent de la condamner. Mais au lieu de la masquer avec des briques et du ciment, mon père se contenta d'aller faire couper des planches d'aggloméré pour dresser, devant cette porte, une volée de rayonnages. Ce fut donc à la fois ma bibliothèque et la grille de ma prison. Chaque étagère était un barreau horizontalement disposé, que ma mère avait

25. Hélène Merlin-Kajman, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016, p. 150.

26. Barbara Havercroft soulignait déjà une décennie plus tôt la fréquence chez les autrices contemporaines des récits traumatiques liés au genre féminin (« Questions éthiques dans la littérature de l'extrême contemporain : les formes discursives du trauma personnel », *Cahiers du CERACC*, n° 5, 2012, p. 21). Mais sa perspective était celle d'une parole se libérant petit à petit, là où les récits de lectrice étudiés ici mettent l'accent sur le silence que parviennent à imposer les livres.

27. Detambel, *Les livres prennent soin de nous*, op. cit., p. 120.

28. Colette, *La Maison de Claudine*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 1986, p. 991-992. Voir aussi ce témoignage de Manon Worms rapporté par Hélène Merlin-Kajman : « Mon expérience de lectrice de *La Joie de vivre* a retenu cette seule exacerbation du naturalisme dans la scène de l'avortement ou de la fausse couche, je ne sais plus. C'était pour moi proprement traumatique. » (*Lire dans la gueule du loup*, op. cit., p. 187).

recouvert de papier adhésif. Ensuite ils apportèrent les livres, comme des briques, des parpaings, des matériaux de construction durable, et le poids du papier m'interdit toute évasion.

J'avais des livres à profusion : Balzac, Zola, un XIX^e siècle dans lequel une adolescente des années 1970 ne pouvait pas se reconnaître. Il y eut aussi *Ainsi soit-elle* des sœurs Groult, qui m'avait fait si peur, car il y avait des citations de Sade à toutes les pages, des triangles de bois pour déchirer l'anus, des balançoires pour torturer. C'est donc ça, être une femme²⁹ ?

La découverte du livre remet la lectrice à sa place, l'assigne ou la réassigne, plus qu'elle ne lui permet de trouver sa place³⁰. Difficile d'imaginer par ailleurs que l'évolution d'une génération à l'autre améliore les choses, puisqu'Alice Zeniter a pointé encore récemment le manque criant de figures féminines « habitables », de supports de projection satisfaisants, dans ces mondes d'hommes que sont les romans – Desarthe, de même, ne trouvera pas de résonance dans le moindre personnage féminin avant la rencontre relativement tardive de Yentl (*CAL*, 122-123). Ses formulations humoristiques atténuent à peine un constat plutôt désespérant³¹. Pour éviter les écueils de la passivité structurelle et de la menace physique, pour retrouver une mesure d'agentivité³², la solution la plus économique que trouve la jeune lectrice est de renier son genre :

Je lisais enfermée dans une chambre dont mon petit corps et mon statut de mineure ne me permettaient pas de sortir, ou jamais assez loin, et les personnages féminins que je rencontrais lors de ces lectures étaient elles-mêmes des prisonnières, des recluses ou des ballottées par la volonté des forts. Forcément, je me projetais dans l'autre genre, celui qui agissait, celui contre qui les quatre murs d'une chambre ou d'une cellule paraissaient ne rien pouvoir. J'ai été un homme presque tout le temps de ma vie de lectrice. D'abord avec un immense plaisir et puis avec un certain agacement, dû à la lassitude, sans doute³³.

Mais jouer à être un garçon ne permet pas d'effacer les lectures blessantes faites enfant et adolescente :

29. Detambel, *Les livres prennent soin de nous*, op. cit., p. 148-149.

30. Comme le suggérait Thomas Pavel à propos des protagonistes romanesques dans *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003, p. 47.

31. « Car lorsque je repense à plus de vingt ans de lectures, mes souvenirs ne me présentent pas une frise de personnages féminins aimables, surprenants ou forts parmi lesquels faire mon choix. Au contraire, ils font dérouler une kyrielle de figures de second plan, objets de désir d'un héros masculin, éléments souvent passifs, propres à être enlevés, séquestrés, empoisonnés (parfois les trois consécutivement), une myriade de silhouettes alanguies, au teint pâli par des amours malheureuses, visage collé à la fenêtre, quelques folles enfermées ici ou là, des princesses cornéliennes mourant comme foudroyées par l'intensité d'un chagrin d'amour, des princesses raciniennes se suicidant pour éviter la disgrâce d'un désir scandaleux, des femmes d'âge mûr ou des petites filles abusées et violées, et, bien sûr, une cohorte d'épouses souvent délaissées, forcément domestiques et tristement adultères. Comment pourrais-je dire que je m'identifie à elles ? Ou bien que je préfère telle kidnappée à telle pendue ? » (Alice Zeniter, *Toute une moitié du monde*, Paris, Flammarion, 2022, p. 18-19).

32. Ici je suis plus proche de l'*agency* au sens de Judith Butler, que Charlotte Nordmann traduit par « puissance d'agir », c'est-à-dire une forme de résistance qui peut trouver à se déployer par des chemins de traverse dans une situation d'oppression (*Le Pouvoir des mots*, op. cit.).

33. Zeniter, *Toute une moitié du monde*, op. cit., p. 21.

Je repense à ce passage, clair, droit et triste des *Argonautes* dans lequel Maggie Nelson raconte que les premières représentations de la sexualité qu'elle a connues à travers ses lectures d'adolescente étaient des histoires de viols ou d'attouchements : « Ta sexualité va se construire autour de ça. Il n'y a pas de groupe témoin à qui on aurait donné un placebo. Je ne veux même pas parler de "sexualité féminine" tant qu'il n'y aura pas de groupe témoin. Et il n'y en aura jamais. » Je ne saurais jamais comment j'aurais pu être femme si j'avais grandi avec d'autres lectures, c'est impossible³⁴.

Cette peur de son propre genre et de la sexualité au féminin relie la Beauvoir du *Deuxième Sexe* à l'autrice contemporaine, en passant par la jeune Agnès dans la cour de l'école primaire de la rue Jenner, dans les années 1970 : le progrès historique ne semble pas vraiment en marche !

Paradoxalement, le remède est aussi dans les histoires, comme le suggère Hilde Lindemann, ou dans des « contre-histoires³⁵ » – et nos autrices ne semblent pas songer à le chercher ailleurs. De même, reconnaître l'ambivalence du *pharmakon*, de ce remède trop puissant que sont les livres, n'empêche pas Detambel de conclure que la lecture a le plus souvent un impact thérapeutique positif³⁶. Si elle est capable de blesser, de réassigner, d'enfermer, la lecture peut-elle aussi fournir une mesure de guérison ou de réconciliation ?

3. Le roman de la lectrice : comment les livres m'ont sauvée

3.1. La petite mort de la lecture

Dans *Petite nuit*, à force d'oubli ou de dénégation de soi, la lectrice finit par frôler la mort. Mais ce moment la ramène à l'expérience de la lecture, qui lui est étrangement similaire. La lecture est donc décrite comme une expérience de traversée du royaume des morts. L'*explicit* rejoue ainsi le motif de la *nekuia* en racontant la tentation du suicide³⁷.

Comme on s'enfonce dans un livre, passant et repassant le seuil avec Heathcliff, la marquise d'O..., Madame Thérèse, levant les yeux vers le ciel, un instant tout est confus, l'air trouble, quel jour sommes-nous, qui es-tu, quel âge as-tu, questions des infirmiers à celle qui a sombré, paru revenir, hésiter, s'échappant à nouveau, réveillez-vous, Madame [...]. (PN, 243-244)

Cette figure psychopompe de la lectrice rappelle Eurydice, et Léopoldine, qui tient une place centrale dans *Petite nuit* : la disparue que des figures médiumniques, devenues dans la culture

34. *Ibid.*, p. 29.

35. Voir Hilde Lindemann, *An Invitation to Feminist Ethics*, New York, Oxford University Press, 2019, p. 64 : « If identities consist of stories, the way to repair them is with further stories. The bigoted, morally degrading master narratives that damage the identity must be uprooted and replaced with *counterstories* – stories that resist the oppressive master narratives by portraying the subgroup more accurately and respectfully. »

36. Detambel, *Les livres prennent soin de nous*, op. cit., p. 91.

37. Toute ludique et fugitive soit-elle, la *nekuia* est présente aussi chez Desarthe : « Il ne faut surtout pas que je lise : je m'ennuie déjà tant, et lire est si lassant que cela risquerait de me précipiter dans une pathologie mélancolique. [...] Pour moi, lire, c'est mourir un peu. » (CAL, 21). Mais sous la tonalité comique, son essai surgit du même fonds d'angoisse. Le motif fait retour à la fin de l'essai : « La tâche [...] [de la traduction] est a priori impossible. Une fois qu'on l'a néanmoins accomplie, on constate qu'elle est essentiellement épuisante, tuante au sens propre. » (169-170). La confusion entre sens propre et sens figuré relève peut-être du lapsus, mais elle est marquante.

occidentale des allégories de la création littéraire, comme Orphée ou Dante, cherchent à ressusciter. Elle n'investit pas ainsi le rôle de l'auteur, mais admet que la littérature pourrait la sauver. C'est pourquoi la narratrice aspire à ce que l'analyste, non seulement reconnaisse sa souffrance, mais voie en elle la gisante :

Une gisante, une souffrante, comme elle voudrait qu'il la connaisse enfin. À supposer qu'il s'absente un instant du cabinet [...], et qu'au retour il la voie soudain pour de bon, ensanglantée, gisante, *addolorata*, l'âme révélée, la figure que distingue enfin le voyant, Dante, Hugo, le médium, Ulysse, Énée : celle qu'on devient au pays des morts ou en lisant, celle que devrait voir l'analyste mais en est-il capable ? (240-241)

Malgré ce doute, c'est bien le moment de la renaissance, du retour au monde des vivants, le moment où la lectrice reprend ses esprits et constate son amnésie partielle, qui clôt le livre sur un ultime recommencement : « oh finir, aller jusqu'au bout, s'abandonner au livre, s'ensevelir trois jours et trois nuits, petite mort, avant de repasser le seuil égarée reprenant pied, je lisais, que m'est-il arrivé ? » (248). La lecture mène sur le seuil du royaume des morts, mais les auteurs peuvent vous ramener du côté des vivants.

3.2. Mauvaises mères et livres doudous : la lecture peut-elle servir de thérapie ?

Si Alphant ne cherche pas à réfuter la vulnérabilité de la lectrice, c'est parce que cela lui permet de mettre en avant le pouvoir guérisseur de la littérature³⁸. C'est justement la vulnérabilité extrême de la lectrice qui lui fait rechercher les seuls livres susceptibles de lui porter secours – jusqu'à exclure ceux qui se terminent mal : « Le seul des romans de Zola que je relis régulièrement est, comme par hasard, le seul qui se termine bien : *Au bonheur des dames*. C'est un délice pur. La lecture ne doit pas vous tromper, vous décevoir, vous trahir, vous faire du mal, vous laisser tomber. C'est le support, le soutien. On est fragile quand on lit³⁹. » Pour Alphant, les livres sont donc capables de fournir un réconfort psychique. Le caractère hypermnésique des situations de lecture faisait de ses souvenirs de roman une énigme d'ordre psychanalytique :

Petite nuit commence comme ça : j'avais entrepris de faire la liste de toutes les situations de lectures que je me rappelais. Il y a une dimension physique, c'est son corps qu'on revoit en train de lire. Je me revois dans ma chambre d'enfant, ouvrir *Sans famille* et être foudroyée par la première phrase : « Je suis un enfant trouvé. » Ou je me revois à Pesaro lisant la traduction de *L'Énéide* par Klossowski... Pourquoi ? C'est énigmatique. C'est pourquoi cette recherche a été mêlée à la question de la psychanalyse quand j'ai écrit *Petite nuit*. Si ma mère ne m'a pas portée, c'est la lecture qui m'a portée. Je ne retourne

38. Elle s'inscrit à ce titre dans le sillage des recherches développées depuis la première guerre mondiale avec les travaux de Sadie Peterson Delaney sur la bibliothérapie. Mais Proust rapprochait déjà en 1905 la lecture d'une cure (« Journées de lecture », art. cit., p. 579). Régine Detambel, qui s'inscrit dans cette perspective, donne comme référence principale *Bibliothérapie* de Marc-Alain Ouaknin (Paris, Seuil, 1994). L'anthologie mi-sérieuse, mi-humoristique d'Ella Berthoud et de Susan Elderkin, *The Novel Cure : An A-Z of Literary Remedies* (Édimbourg, Londres, Canongate Books, 2013) suggère des titres en fonction de la pathologie visée.

39. Marianne Alphant, dans Murat, *Relire*, op. cit., p. 102-103.

pas à l'enfant que j'étais mais plutôt à un lieu imaginaire, un espace mental qui est aussi une langue : celle de la comtesse de Ségur ou de Simenon par exemple, à travers les Maigret. C'est retourner dans un bain⁴⁰.

Elle régresse en réalité plus loin que l'enfance, vers le « bain » de la matrice, le lieu où la mère ne peut pas ne pas porter le bébé. « [L]es livres portent et soulèvent, suppléent aux carences du portage, deviennent ces genoux et ces bras dont on se plaint d'avoir manqué⁴¹ », précise-t-elle : le portage par les livres relève à la fois du *holding* physique et psychique qui pour Winnicott (autre protagoniste de *Petite nuit*) constitue la relation la plus vitale entre la mère et l'enfant, et du transport, du moment où l'on monte au ciel, porté par les anges, comme Julien dans les bras du Léproux.

Cependant, *Petite nuit* ne raconte pas une guérison qui aboutirait à une forme de sublimation : le point d'arrivée est le moment du transfert, la substitution des livres à la mère, un moment en-deçà du langage. Dans ce retour à l'état *infans*, ce n'est pas la voix de la narratrice qui parvient à se faire entendre, ce n'est qu'un pleur de bébé :

Rien de pénétrant, de poignant et de faible comme cette voix, celle qui monte des livres les plus aimés Rémi pleurant tout bas d'avoir quitté sa mère enfant trouvé sans racines orphelin consolé par Capi sa tête sous la main de Rémi avec un petit gémissement voilà ce cri léger ce chant des limbes [...]. (*PN*, 191)

Cette histoire de mauvaise mère et de sauvetage par la littérature a déjà été racontée par Nathalie Sarraute, et brillamment analysée par Déborah Lévy-Bertherat⁴². Cependant, à la différence de la fillette d'*Enfance* qui semble trouver en elle-même, via l'écriture, ses propres ressources de résilience, la narratrice s'en remet à des sauveurs, figures le plus souvent masculines, pères ou frères, psychanalyste, auteurs, à quelques exceptions féminines près (la comtesse de Ségur, Madeleine Blanchet, la princesse égyptienne trouvant Moïse). La scène originaire vers laquelle chemine *Petite nuit*, extraite de *L'Homme qui rit*, met en scène le sauvetage de Dea, l'enfant aveugle (et qui deviendra l'héroïne peut-être la plus angélique et immatérielle d'un Hugo spécialiste en la matière), par Gwynplaine qui devient sa mère, son amant, son monde entier.

Oh mon Dieu, quelque chose a dû mal se passer dès le début. *The mother and infant click* : un déclic, mais il n'a pas eu lieu. Faillite du nursing couple ? C'est dans la chambre d'enfant qu'on peut trouver les germes de la dépression maniaque et de la mélancolie. Dans le salon de la rue de Courcelles où on lui lit la *Légende de saint Julien l'Hospitalier*, dans la chambre de la rue d'Amboise où elle ouvre *Sans famille* et reste foudroyée par la première phrase « Je suis un enfant trouvé » – inutile d'en dire plus, l'incipit a

40. *Ibid.*, p. 99.

41. Alphant, « De la lecture à l'analyse », art. cit., p. 23.

42. Selon Déborah Lévy-Bertherat, « Loin du topos de la rencontre euphorique avec le livre dans les autobiographies d'écrivains, *Enfance* explore donc la découverte littéraire en tant qu'expérience traumatique. » (« Bibliothèque rose, habit vert, encre rouge. Premières lectures et traumatisme dans *Enfance* de Sarraute », *Cahiers FoReLLIS*, 1^{er} février 2021, p. 17). Elle montre que le souvenir de la lecture de *La Case de l'oncle Tom* suggère le défaut d'amour de la mère, lectrice froide et impersonnelle, tandis que les gravures dont se souvient Natacha en encadrent une troisième qui fait allusion à la négligence maternelle face à sa maladie (en montrant la mort de la petite Eva).

crevé les vitres comme la petite marmite en fonte un jour de rage. Qui m'a trouvée ? est-ce vous, docteur W. ? Elle n'imagine pas qui d'autre aurait pu la recueillir, la soigner, l'élever, la porter jusqu'au divan avec cette douceur enchantée, toute-puissante, du Lépreux ou d'un livre. (112-113)

Pas de reconquête de sa propre agentivité donc, pour cette lectrice qui met au-dessus de tout l'abandon aux livres.

3.3. Apprendre à écrire autrement

Un dernier maillon manque cependant à ces romans de la lectrice. Nous avons à présent un livre entre les mains : l'autrice a donc trouvé sa voix, même si le récit des souvenirs de roman ne l'a pas menée jusque-là. Le salut par la lecture n'est au reste pas du même ordre dans les deux essais : pour Marianne Alphant, c'est l'abandon à une lecture régressive qui permet d'être portée par le livre (et par les lecteur-ricerice-s qui, par le truchement du personnage de l'analyste, relancent son propos d'un « oui ? » interrogatif). Pour Agnès Desarthe, pas de *holding* possible, puisque les livres ont commencé par trahir l'enfant. C'est au contraire l'accès à une lecture analytique, technique, formelle, ainsi qu'à la traduction, donc la capacité à dénouer le mécanisme du texte, qui sauve⁴³.

Le point commun, cependant, est que dans un cas comme dans l'autre, la lectrice ne devient écrivaine qu'au prix d'une redéfinition de l'activité d'écrivain, par opposition au modèle romantique et post-romantique de l'auteur inspiré, mage, Créateur dominant sa Création : elle devient traductrice, ou elle devient patiente. Ces deux modifications de l'auctorialité infléchissent le récit de vocation. Pour Alphant, écrire, c'est rassembler et mettre en réseau un ensemble d'œuvres dans le creuset de sa psyché, se mettre à l'écoute des multiples voix qui donnent le ton à sa conscience créative, « *incipit* des livres les plus aimés qui forment en nous comme une langue maternelle, maternante, un murmure intime, un rythme, des bribes qui nous reviennent comme notre histoire même, avec une fonction d'élan⁴⁴. » Les souvenirs de lectures, sous forme de citation, opèrent comme des mantras que l'on se récite à voix basse. La pratique du centon mêle la modestie à l'érudition, car ces passages sont lacunaires, relèvent de l'hommage, et mêlent par association libre aux citations plus académiques les attachements enfantins moins légitimes. Le premier centon, qui sert d'*incipit* au livre, se conclut par cette adresse aux livres : « oh ne me quittez pas, vous êtes le monde, c'est vous qui m'avez créée. C'est vous ma mère – mais peut-on le dire ? » (PN, 12). Soulignant son incapacité à sortir de l'enfance, elle assume que sa manière d'écrire consiste à laisser traverser sa page par les textes qui l'ont toujours portée, à garder d'une certaine manière le silence pour mieux les faire entendre : « cette langue qu'elle parle en silence, ce récital, ce bruissement,

43. « Et quand je parle de guérison, cette fois, elle est totale, car, à partir de la découverte de Singer, je me mets à pouvoir tout lire. Un verrou a sauté, la dernière réticence a cédé, je n'éprouve plus ni peur, ni ennui, je pleure avec *Le Lys dans la vallée*, j'enchaîne avec *Eugénie Grandet* [...]. Je me transforme. Je deviens une lectrice compulsive, je ne connais plus ni frontières temporelles, ni frontières géographiques. » (CAL, p. 121).

44. Alphant, « De la lecture à l'analyse », art. cit., p. 23.

cette basse rythmée des phrases qui lui viennent, parlant à l'ombre de ces grands lambeaux » (220-221).

Se laisser traverser est aussi la façon dont Desarthe décrit son activité de traductrice, livrant une drôle de topologie cérébrale avec un tamis séparant son cerveau en deux parties (CAL, 143). Alors qu'elle affirmait enfant sa peur de se laisser coloniser mentalement par les livres, en devenant traductrice, elle accepte et assume d'être envahie par les textes (133), la traduction devenant « possession » et « envahissement », offrant un retournement positif au modèle de l'effraction ou du viol convoqué précédemment (162). Écrire en enfant, écrire en traduisant : deux manières de présenter l'écriture avec un degré d'humilité supplémentaire, comme une réécriture.

Conclusion

Qu'est-ce qui a changé pour la lectrice du XXI^e siècle ? Maintenant les livres font son salut, là où ils avaient la fâcheuse manie de précipiter sa perdition⁴⁵. Mais ce n'est pas forcément lui rendre son agentivité, ni transformer la figure de la belle endormie en héroïne adulte et armée – dans la mesure où la lectrice se présente comme prête à se confier corps et âme au livre. Quelle mouche a donc piqué les lectrices pour qu'elles aillent ainsi lire dans la gueule du loup ? Nos autrices ne cherchent pas à réfuter l'image honteuse (passive, sentimentale) de la lectrice, mais à se la réapproprier. Cette logique n'est pas sans risque : d'une part, elle maintient une bipolarité fantasmée entre lecture féminine émotive et lecture masculine hermétique ; d'autre part, il est possible que le renversement positif escompté n'efface pas complètement le sexisme initial. Quels sont, dès lors, les bénéfices de cette stratégie ?

Pourquoi s'accrocher à la lecture émotive ? Dans *Lire dans la gueule du loup*, Hélène Merlin-Kajman établit que le partage qu'opère le commentaire des textes doit se conformer au principe médical de *ne pas faire de mal*, ne pas emprisonner les lecteur-ricerice-s dans un moment traumatique. Ceci passe par la prise en compte dans le commentaire de ce qui dans le texte relève du *punctum*, donc les affects que le texte déclenche, qu'il ne faut pas balayer d'un revers de main. Il faut accepter, au rebours de notre formation intellectuelle et de nos habitudes critiques, que le texte puisse nous faire tiquer, nous toucher : sinon, c'est qu'on est peut-être déjà trop anesthésié-e.

Hélène Merlin-Kajman n'envisage pas que ce fondement retrouvé de la lecture puisse relever d'une lecture féminine ; et pourtant, l'éthique du commentaire qu'elle élabore est marquée par le *care*, le souci d'un-e lecteur-ricerice qu'il faut aider à jouer pour apprivoiser souffrance ou trauma, au fil d'une lecture co-construite dans l'espace de la conversation. Il y a là quelque chose qui relève du soin, autant que du respect montré aux réactions premières, subjectives, émotives, des lecteur-ricerice-s. Dire que c'est bien-pensant reviendrait à mon sens à nier la violence, la cruauté que peuvent exhiber et parfois faire subir les textes. Mon but ici n'est pas du tout de disqualifier la proposition de Merlin-Kajman en la réassignant au genre

45. Voir Sandrine Aragon, *Des liseuses en péril : Les images de lectrices dans les textes de fiction de La Prétieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

féminin ; mais de montrer que ce sont les défauts imaginaires de la lecture féminine qui lui permettent de fonder une éthique de la lecture conçue comme lien social.

Voilà le bénéfice pour l'*éthos* de la lectrice ; et en voici un autre qui concerne les aventures de la lectrice. Assumer de lire en liseuse conduit à élaborer un roman de la lectrice, puisqu'il s'agit soit de s'immerger dans le roman au point de devenir soi-même personnage, soit de faire du livre un personnage qui puisse exister sur le même plan de réalité que la lectrice (« C'est dans cette place laissée en soi à l'autre que naît la possibilité d'une conversation intérieure⁴⁶ », écrit Justine Augier). Dans les deux cas, c'est la métalepse qui en vient à définir fondamentalement l'activité de lecture (pourrait-on parler de « critique métaleptique » ?). Pour la lectrice, incarner un personnage à aider, voire à sauver, permet de faire de la critique un chant d'amour ; de retrouver sa dimension subjective en l'intégrant à l'autobiographie. Je pense en particulier aux formulations aussi poétiques que régressives de Cixous, qui dit du livre préféré :

Chacun de nous a un livre secret. C'est un livre chéri. Il n'est pas beau. Pas grand. Pas si bien écrit. On s'en fiche. Car il est la bonté même pour nous. L'ami absolu. Il promet et il tient ce qu'il promet. Nous l'oublions mais il ne nous oublie jamais. Il sait tout de nous mais il ne sait pas qu'il sait⁴⁷.

Je pense qu'il est nécessaire de prendre au sérieux cette défense et illustration de la lecture sentimentale, en la voyant comme un investissement existentiel et éthique, qui permettrait d'élaborer une critique plus subjective, mais aussi plus attentive aux impacts et aux pouvoirs de la fiction⁴⁸. C'est aussi à quoi invitait Judith Schlanger en faisant de la perméabilité au livre la pierre de touche de la lecture – une lecture qu'elle ancre dans l'enfance plus que dans le genre féminin, mais qui semble bien correspondre au modèle qui s'est dégagé au fil de cette étude : « À lire, dit-elle, on s'offre à une altérité indéfinie tout autant que cette altérité s'ouvre à nous. La lecture est poreuse, sans quoi elle serait sans importance. Et si la perméabilité peut prendre des accents plus vifs quand elle est juvénile, elle ne quitte jamais ceux qui lisent, car elle est le secret même de la lecture⁴⁹. »

Bibliographie

ALPHANT Marianne, *Petite nuit*, Paris, P.O.L, 2008.

— « De la lecture à l'analyse », *Le Coq-Héron*, n° 204, 2011, p. 20-24.

ARAGON Sandrine, *Des liseuses en péril : Les images de lectrices dans les textes de fiction, de La Prétieuse de l'abbé de Pure à Madame Bovary de Flaubert (1656-1856)*, Paris, Honoré Champion, 2003.

AUGIER Justine, *Croire : sur les pouvoirs de la littérature*, Arles, Actes Sud, 2023.

46. Augier, *Croire*, *op. cit.*, p. 45.

47. Hélène Cixous, prière d'insérer, dans *Philippines*, Paris, Galilée, 2009.

48. Je ne propose pas de voir dans les lectrices autant de *sensitivity readers* ; mais il me semble difficile de faire l'économie de lectures qui reconnaissent et affrontent les problèmes que peuvent poser les textes à une subjectivité toujours déjà politique.

49. Judith Schlanger, *La Lectrice est mortelle*, Paris, Circé, 2013, p. 141.

- BAUDRY Marie, *Lectrices romanesques : représentations et théorie de la lecture aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Classiques Garnier, 2014.
- BAYARD Pierre, *Le Hors-sujet : Proust et la digression*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 1996.
- BERTHOUD Ella et ELDERKIN Susan, *The Novel Cure : An A-Z of Literary Remedies*, Édimbourg / Londres, Canongate Books, 2013.
- BRETON Justine (dir.), « Ces petites filles qui lisent », *Cahiers Robinson*, n° 51, 2022.
- BOUVERESSE Jacques, *La Connaissance de l'écrivain : sur la littérature, la vérité et la vie*, Marseille, Agone, 2008.
- BUTLER Judith, *Le Pouvoir des mots : discours de haine et politique du performatif*, trad. Charlotte Nordmann, Paris, Éditions Amsterdam, 2017.
- CHAMOISEAU Patrick, *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard, 1997.
- CITTON Yves, *Lire, interpréter, actualiser : pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2007.
- CIXOUS Hélène, *Philippines*, Paris, Galilée, 2009.
- DAVIES Bronwyn, « The Concept of Agency : A Feminist Post-Structuralist Analysis », *Social Analysis: The International Journal of Anthropology*, n° 30, 1991, p. 42-53. www.jstor.org/stable/23164525
- DETABEL Régine, *Les livres prennent soin de nous : pour une bibliothérapie créative*, Arles, Actes Sud, 2015.
- DESARTHE Agnès, *Comment j'ai appris à lire*, Paris, Stock, 2013.
- DEVI Ananda, *Les Hommes qui me parlent*, Paris, Gallimard, 2011.
- DUMAYET Pierre, *Autobiographie d'un lecteur*, Paris, Pauvert, 2000.
- DURANTI Alessandro, « Agency in Language », dans *A Companion to Linguistic Anthropology*, Oxford, Blackwell, 2004, p. 451-473.
- DURAS Marguerite, *Le Ravissement de Lol V. Stein*, dans *Œuvres complètes*, éd. Gilles Philippe, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », t. 2, 2011.
- GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2019 [1972].
- GONCOURT Edmond de, *La Fille Élisa*, éd. David Baguley, Paris, Honoré Champion, 2010 [1877].
- HAVERCROFT Barbara, « Questions éthiques dans la littérature de l'extrême contemporain : les formes discursives du trauma personnel », *Cahiers du CERACC*, n° 5, 2012, p. 20-34.
- KHAYAT Stéphanie (dir.), *La Bibliothèque des écrivains : le livre qui a changé leur vie*, Paris, Flammarion, 2021.
- LE BRIS Michel, *Pour l'amour des livres*, Paris, Grasset, 2019.
- LÉVY-BERTHERAT Déborah, « Bibliothèque rose, habit vert, encre rouge. Premières lectures et traumatisme dans *Enfance* de Sarraute », *Cahiers FoReLLIS*, 1^{er} février 2021. Disponible sur cahiersforell.edel.univ-poitiers.fr
- LINDEMANN Hilde, *An Invitation to Feminist Ethics*, New York, Oxford University Press, 2019.
- MCCRAY Lois, « Agency », dans Lisa Disch et Mary Hawkesworth (dir.), *The Oxford Handbook of Feminist Theory*, New York, Oxford University Press, 2015, p. 39-60.
- MACÉ Marielle, *Façons de lire, manières d'être*, Paris, Gallimard, 2011.
- MARIGNIER Noémie, « Pour l'intégration du concept d'agency en analyse du discours », *Langage et société*, vol. 170, n° 2, 2020, p. 15-37. doi.org/10.3917/ls.170.0015
- MERLIN-KAJMAN Hélène, *Lire dans la gueule du loup. Essai sur une zone à défendre, la littérature*, Paris, Gallimard, 2016.
- MURAIL Marie-Aude (dir.), *Un amour d'enfance*, Paris, Bayard Éditions Jeunesse, 2007.
- MURAT Laure (dir.), *Relire : enquête sur une passion littéraire*, Paris, Flammarion, 2015.
- OUAKNIN Marc-Alain, *Bibliothérapie*, Paris, Seuil, 1994.
- PAVEAU Marie-Anne, « La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel », *Langage et société*, vol. 167, n° 2, 2019, p. 111-141. doi.org/10.3917/ls.167.0111
- PAVEL Thomas, *La Pensée du roman*, Paris, Gallimard, 2003.
- PIÉGAY Nathalie, « Mémoire régressive, mémoire hystérique, mémoire obsessionnelle », *Tangence*, n° 120, 2019, p. 17-35. doi.org/10.7202/1069140ar
- ROUXEL Annie, « Autobiographie de lecteur et identité littéraire », dans Annie Rouxel et Gérard Langlade (dir.), *Le Sujet lecteur : lecture subjective et enseignement de la littérature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2004, p. 137-152.

SCHLANGER Judith, *La Lectrice est mortelle*, Paris, Circé, 2013.

SZENDY Peter, *Pouvoirs de la lecture*, Paris, La Découverte, 2022.

TODOROV Tzvetan, *La Littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007.

THIBAUDET Albert, « Le Liseur de romans », dans *Réflexions sur la littérature*, éd. Antoine Compagnon et Christophe Pradeau, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2007, p. 1655-1679. Disponible sur obvil.sorbonne-universite.fr

TOUSSAINT Jean-Philippe, *L'Urgence et la patience*, Paris, Minuit, 2012.

TREMBLAY Michel, *Un ange cornu avec des ailes de tôle*, Arles, Actes Sud, 1994.

ZENITER Alice, *Toute une moitié du monde*, Paris, Flammarion, 2022.